

Lettre ouverte à Henri Barbusse et à Maxime Gorki

Nos camarades de la Ligue des Etudiants rouges de Prague nous demandent d'insérer la lettre suivante. Nous le faisons bien volontiers : il est bon que chacun soit mis clairement en face de ses responsabilités.

Il est triste et honteux pour nous d'être obligés de nous adresser à vous pour secourir Trotsky. Entendez bien : Trotsky, le grand chef victorieux de la Révolution russe, celui qui, plus d'une fois, à la tête de l'avant-garde ouvrière, osa tenter de déclencher la révolution mondiale. C'est la masse qui devrait intervenir pour le sauver, non des poètes et des artistes en qualité de personnalités isolées.

Si la masse ne le fait pas encore, c'est qu'elle continue à ne pas être consciente de ses tâches comme de sa force, et qu'elle n'ose pas encore se développer librement. Pas même en Russie! Elle est encore beaucoup trop habituée à obéir; pour cette raison, elle croit trop facilement les nombreux mensonges qu'on lui raconte; de plus, ce sont précisément ses chefs en qui elle a cru et pouvait croire pendant si longtemps, qui répandent ces mensonges. La Révolution russe a apporté au prolétariat une foi ferme en son Parti; elle lui a appris à se soumettre à lui sans conditions, car c'est son Parti qui peut le mieux le guider. Mais aujourd'hui, des doutes puissants doivent s'élever parmi les éléments les plus conscients, parmi ceux qui réfléchissent le plus clairement. Or, qu'est-ce que le Parti aujourd'hui? Qui le mène? Qui s'est emparé du pouvoir? Qui en abuse actuellement? Sont-ce ceux qui ont conduit le prolétariat russe à la victoire? Qui dirigea l'insurrection et la prise

du pouvoir? Ce furent Lénine, et Trotsky. Toutes les falsifications de l'histoire de la Révolution n'y changeront jamais rien. C'est Trotsky qui soutint Lénine le plus puissamment, qui fut à ses côtés, défendant la cause du prolétariat sans jamais hésiter au moment de l'action. C'est également lui qui défendit inébranlablement jusqu'à ce jour, la cause de la Révolution prolétarienne. Beaucoup qui crient aujourd'hui si haut contre Trotsky, qui tolèrent un exil équivalent à la peine de mort, sont du nombre de ceux qui, à l'instant décisif de la Révolution, après la conquête du pouvoir, prirent peur, sortirent du Parti, et n'y revinrent que lorsque la situation leur apparut suffisamment sûre.

Pourquoi ne se souviennent-ils pas aussi, eux qui ne peuvent jamais assez citer Lénine contre Trotsky, de ce que Lénine écrivit alors à leur sujet :

« Tous ces camarades sont coupables de désertion. Non seulement, ils ont abandonné les postes qui leur furent confiés... Honte et mépris aux incrédules, aux découragés, aux sceptiques, qui se laissent effrayer par la bourgeoisie ou par les cris des complices, directs ou indirects, de celle-ci... »

Il est du devoir de tout penseur, réellement révolutionnaire, d'intervenir pour sauver Trotsky!

Pour que la Révolution prolétarienne n'échoue pas, entraînant dans sa chute la société humaine, il s'agit de le sauver et avec lui des milliers de révolutionnaires déportés.

La Ligue des Etudiants rouges de Prague.

AUX ÉTATS-UNIS

L'Élection Présidentielle

Le 6 novembre prochain, la « démocratie » américaine choisira son président. Et, jamais sans doute, campagne présidentielle n'aura été suivie avec tant d'ardeur. S'il faut en croire le *New-York Times*, la campagne de 1928 semble même susciter plus d'intérêt que la fameuse campagne de 1916 qui devait, en pleine guerre européenne, aboutir à la réélection de Wilson, acquise de justesse, et grâce

au mot d'ordre « Il nous a maintenu hors de la guerre »...

Avant d'indiquer le caractère des candidatures en présence et les problèmes posés devant l'opinion publique, il n'est peut-être pas inutile de rappeler le mode de votation en usage. Chaque parti qui désire entrer dans la compétition et qui a recueilli à cet effet le nombre de signatures suffisant dans

chacun des quarante-huit Etats, présente un candidat pour la présidence et un candidat pour la vice-présidence. Cette liste des deux candidats constitue le « ticket » : on vote pour le « ticket démocrate » ou pour le « ticket républicain », etc., sans qu'aucun panachage soit permis. Et qui vote? En principe, tous les citoyens, hommes et femmes. En pratique, il n'en est pas tout à fait ainsi.

Sur une population totale d'environ 120 millions d'habitants, les Etats-Unis comptent près d'un dixième de noirs, à peu près douze millions. La plupart de ces noirs ne sont que des citoyens de principe : pas de vote en tout cas pour le plus grand nombre qui vivent dans les Etats du Sud, là où le préjugé de couleur n'a pas cessé de sévir et où tous les moyens, depuis les artifices de procédure jusqu'au meurtre, sont employés pour empêcher la population noire d'exercer ses droits civiques.

Sous cette réserve importante, hommes et femmes peuvent participer à l'élection présidentielle, mais il ne s'agit pas, comme on le croit quelquefois, d'une élection directe où les voix revenant à chaque candidat s'additionnent pour l'ensemble du pays. Les Etats-Unis comptent quarante-huit Etats jouissant d'une certaine autonomie administrative. Chacun de ces Etats dispose d'un certain nombre de voix pour l'élection présidentielle : ce nombre est égal au chiffre total des représentants de cet Etat à la Chambre et au Sénat des Etats-Unis, chaque Etat ayant droit, d'une part, uniformément à 2 sénateurs et, d'autre part, à un nombre de député proportionné à sa population; ainsi l'Etat de New-York, le plus important, a 43 députés et 2 sénateurs, il dispose donc de 45 voix pour l'élection présidentielle; par contre, les Etats les moins peuplés, l'Arizona, le Delaware, le Nevada, le Nouveau-Mexique et le Wyoming ont chacun deux sénateurs, et un seul député, ils disposent donc de trois voix chacun. Ajoutons que le total des voix des 48 Etats est de 531 et que, par conséquent, la majorité est de 266 voix. Que dans un Etat, un parti — un « ticket » — obtienne une majorité, même relative, il emporte l'ensemble des voix de cet Etat : par exemple, et par simple hypothèse, si dans l'Etat de New-York les « démocrates » obtiennent 40 % des suffrages exprimés, les « républicains » 38 %, les socialistes 15 % et les communistes 7 %, les démocrates bénéficieront des 45 voix de l'Etat de New-York. Un pareil système, on le conçoit, peut amener le succès d'un parti de minorité, et il en résulte, même pour les adeptes de la « démocratie », une représentation très imparfaite. C'est ce qui advint en particulier, lors de la première élection de Wilson en 1912 : les « démocrates » avec Wilson bénéficièrent alors d'une scission du Parti « républicain » et la candidature dissidente de Roosevelt permit à un Parti de minorité de l'emporter.

**

Quels sont aujourd'hui les Partis en présence? D'abord les deux Partis traditionnels : le Parti « Républicain » et le Parti « Démocrate ». Depuis près d'un siècle, ces deux factions rivales se disputent le pouvoir avec, il faut le reconnaître, un avantage marqué aux républicains : la grande majorité des présidents ont été des « républicains ». Cette année, la lutte est ardente et l'issue douteuse, malgré que les gens « bien informés » prédisent au Parti Républicain une victoire facile et certaine.

Le candidat « républicain » à la présidence est Herbert Hoover. Ancien ingénieur, aujourd'hui Secrétaire d'Etat pour le Commerce dans le cabinet Coolidge, Hoover s'est fait une réputation de grand administrateur en assurant, aussitôt après la guerre, pour le compte du gouvernement américain, le ravitaillement des populations affamées de l'Europe centrale et orientale : ce serviteur diligent de la bourgeoisie avait compris qu'il ne s'agissait pas là d'une tâche humanitaire, mais bien d'une tâche politique destinée à arrêter les progrès de la Révolution en Allemagne et dans les Balkans et, si possible, à en limiter les effets en Russie. Les capitalistes, qui avaient d'abord blâmé l'aide apportée à l'ennemi de la veille, comprirent qu'Hoover avait été plus perspicace, ils recommurent bientôt en cet habile administrateur leur homme d'Etat. L'homme lui-même est assez terne, il parle peu à l'imagination populaire, c'est un mauvais orateur, mais il a derrière lui l'immense force du plus grand Parti des Etats-Unis, le puissant, le riche Parti Républicain, celui qui exprime le plus directement les volontés et les appétits des grands financiers de Wall Street et des maîtres de la plupart des formidables trusts américains.

Le principal adversaire d'Hoover est Alfred Smith, candidat du Parti Démocrate. A vrai dire, la lutte électorale est entièrement circonscrite entre eux deux. Les candidatures socialiste (Thomas) et communiste (Foster) ne sont que des candidatures de propagande, destinées seulement à permettre aux sympathisants de ces Partis de se compter.

Le candidat démocrate Al. Smith est gouverneur de l'Etat de New-York. Bien que la législature de cet Etat soit « républicaine », le « démocrate » Al. Smith en a été élu gouverneur — cela en raison de l'incontestable popularité dont il jouit dans la ville même de New-York. Né dans East Side, le quartier le plus misérable de l'immense cité, Smith représente aux yeux d'une grande partie de la population, et par opposition à l'américain de vieille souche, au « vrai américain », (introuvable d'ailleurs!), cette multitude d'émigrants qui ont conservé partiellement leurs coutumes, leurs traditions, leur langue, leur religion, qui ont suppléé l'américain au cours des générations dans toutes les tâches pénibles auxquelles il répugnait, qui sont